

Contes des mille et une soirées

Christine Eddie

Number 15, October–November 1984

Les littératures « fast food »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20221ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Eddie, C. (1984). Contes des mille et une soirées. *Nuit blanche*, (15), 60–60.

contes des mille et une soirées

C'est, depuis longtemps, un secret de polichinelle: les Québécois sont épris de téléromans. Entre l'époque des églises vides les mercredis soirs — où était diffusée La famille Plouffe — et à celle, toute récente, des milliers de curieux qui visitent, dans un village de Charlevoix, la maison de Rose-Anna du Temps d'une paix... quelque chose n'a pas changé au royaume de la télévision québécoise. C'est un fait que depuis plus de 30 ans, les feuilletons télévisés en général et les téléromans en particulier demeurent les émissions les plus populaires des deux grands réseaux francophones de la télévision canadienne.

Les téléromans sont populaires, soit. Mais ont-ils pour autant droit de cité sous l'appellation — si peu contrôlée soit-elle — de «littérature populaire»? Car, même populaire, la littérature a généralement la rassurante habitude de se présenter sous une forme écrite. Et nous sommes ici en plein audiovisuel. Mais sans doute faut-il rappeler que l'ensemble des téléromans québécois représente près d'une centaine de titres différents. Que derrière ces titres se sont développées de longues histoires d'amour et de vie quotidienne dans lesquelles des familles entières vivaient des aventures sans cesse ramifiées et devenaient attachantes, proches, intimes. Un peu à la manière des personnages de romans longuement côtoyés. Et qu'au rythme très lent d'un épisode par semaine, durant parfois plus de dix ans, intrigues et rebondissements ont tenu en haleine des milliers de téléspectateurs.

Le temps d'une paix
de Pierre Gauvreau



La Famille Plouffe
de Roger Lemelin
Tiré de «Deux pionniers
bavardent» édition Fides



Sous la rubrique «Théâtre»

Les auteurs de ces téléromans, contrairement à ce que voudraient laisser croire certains préjugés, ne sont pas forcément issus d'une sous-catégorie d'écrivains. On note, au contraire, que les 37 auteurs qui ont écrit des téléromans pour Radio-Canada entre 1953 et 1977 étaient, majoritairement, des gens d'une quarantaine d'années, scolarisés, reconnus et qui n'en étaient pas à leurs premières armes en écriture. Certes, la télévision des années cinquante était d'abord allée chercher presque exclusivement des écrivains québécois qui avaient déjà publié: Lemelin, Guèvremont, Grignon, Choquette, Dufresne, Giroux, Cloutier, F.

Leclerc et G. Gélinas furent parmi les pionniers du genre. C'était l'époque d'un médium tout neuf; la critique ne tarissait pas d'éloges à l'endroit des téléromans et Radio-Canada, dans ses rapports annuels, en parlait encore sous la rubrique «Théâtre».

Un phénomène rentable

Les années soixante devaient révéler des auteurs plus spécifiquement associés à l'écriture pour les médias (Jean Desprez, Louis Morisset, Réginald Boisvert, Janette Bertrand, etc.). Et même si les Dubé, Loranger ou Filiatrault signaient, eux aussi, des épisodes hebdomadaires, déjà, le téléroman commençait à être perçu comme un phénomène rentable parce que populaire. Quelques années encore et le genre devenait, pour les élites culturelles, une entreprise essentiellement commerciale où la notoriété des auteurs ne faisait plus le poids avec les cotes d'écoute de plus en plus influentes, les nouvelles stratégies de «marketing» entourant les émissions, la ruée des commanditaires, la soudaine méfiance qu'inspirait la télévision en général et, surtout, cette inébranlable fidélité du public. Et, perdant l'estime des intellectuels, les téléromans furent déclassés. Un peu comme cela s'est produit souvent pour d'autres phénomènes de littérature populaire.

Lorsque Schéhérazade, pour échapper à la mort, racontait à son bourreau des histoires au dénouement sans cesse reporté, elle découvrait sans doute les premiers ingrédients d'une recette. ■

Christine Eddie